

MICHEL MARTINET

# RÉSILIENCE(S)

ÉDITIONS MAÏA

**Découvrez notre catalogue sur :**  
**<https://editions-maia.com>**

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

JULIE AGUENOU	NASTIA MARTINET
CHLOÉ BOLCATO	NINA MARTINET
ÉRIC BOURQUIN	ANDRÉE MINAULT
ANNICK CHEYROU	PAUL NOUGUÈS
ADRIEN DELOCHE	CHRISTOPHE PHAM DANG
MÉLISSA DÔ	MICHEL PORRET
ESTELLE DUMA	CATHERINE ROBERT-NICOUD
PAULINE GRADWOHL	JEAN-PAUL ROBERT-NICOUD
THOMAS GUIBENTIF	GISÈLE VUILLEMEZ
CLÉMENCE GUIGNARD	

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-897-0

Dépôt légal : décembre 2021

*L'amitié est une âme qui habite deux corps,  
un cœur qui habite deux âmes.*

*Aristote*



Deux roses blanches semblables comme de parfaites jumelles sont posées chacune sur une enveloppe rose fuchsia carrée. Ce bel ensemble a été placé de façon parfaitement parallèle sur le meuble qui sert de table de maquillage, de secrétaire. Il est évident que la disposition a été faite pour attirer immédiatement le regard lorsqu'on entre dans la sobre loge d'artiste. Le blanc légèrement rosé par endroits des fleurs se détache de façon éclatante sur les enveloppes. Sur chacune de celles-ci a été écrit à l'encre blanche un prénom. Sur l'une Julien, sur l'autre Gianni. Un peu plus en retrait, des tubes transparents solides en plastique ont aussi été déposés. Ils servent à protéger les fleurs lors de déplacements.

Des cartes postales et des billets amicaux d'encouragement sont accrochés au grand miroir. Une photo en noir et blanc encadrée représentant une belle femme aux cheveux gris y est accrochée de façon ostentatoire.

La dame élégante d'une quarantaine d'années qui a assemblé fleurs et enveloppes a dû être très persuasive pour convaincre le régisseur de la laisser entrer dans la loge. Elle était accompagnée d'une fillette de douze ans qui a attendu sur le pas de la porte. L'opération n'a duré que quelques secondes. En sortant, la dame a discrètement donné un billet au jeune homme pour le remercier. Non sans avoir vérifié une dernière fois du regard que l'agencement des enveloppes et des roses était parfait. Elle est repartie avec sa fille d'un pas décidé alors que de la salle le babillage des spectateurs qui vont prendre possession de leur place commence à s'estomper.



## 1. GIANNI

La première chose que j'ai pu entrevoir, à travers la brume qui brouillait ma vue, était une espèce de boule, à peu près de la grosseur d'un pamplémousse. Elle devait se trouver à environ cinquante centimètres de mes yeux. Le plus étonnant est qu'elle était accrochée à mon poignet gauche, mais amovible, c'est-à-dire que lorsque j'ai essayé péniblement de bouger ma main, cette incongruité sphérique se balançait autour de l'avant-bras. Pas beaucoup, mais ça m'a semblé énorme. Elle était comme en suspension et m'a semblé légère. Mais je me suis aperçu que c'était simplement parce que mon bras était posé sur un seau à glace métallique.

J'ai dû refermer les yeux assez rapidement car l'effort m'avait semblé intense. J'étais dans un état d'engourdissement généralisé. Des coups sourds et répétés pilonnaient ma tête et rendaient mon cerveau inapte à la moindre réflexion. D'autre part mes paupières étaient engluées dans une matière qui me faisait penser à du chewing-gum s'étirant au gré de mes efforts pour essayer d'ouvrir les yeux.

Surmontant la douleur et une vague envie de vomir, j'ai pourtant essayé de rassembler des bribes de souvenirs comme les pièces d'un puzzle dispersées. Me sont revenues pêle-mêle dans un flou pas très artistique des images hétéroclites, le visage fiévreux d'une jeune fille que je n'arrivais pas à identifier, tantôt blonde, tantôt très brune, passant comme en fondu enchaîné d'une peau blanche à une peau très noire. Et aussi des visions plus dures, une multitude de cadavres disloqués et dégoulinants de sang qu'il fallait enjamber. D'autres encore sont apparues, l'eau noire et rouge d'une rivière, des photos dans des magazines. Et il y avait aussi cette sensation de vertige, angoissante, incontrôlable, comme une descente vers le néant, une chute

libre. Avec, en fond sonore, le souvenir du cri rauque du saxophone de John Coltrane.

Au bout d'un moment, j'ai rouvert les yeux péniblement, avec cette espèce de glu en filaments troublant la vision. J'avais besoin de me reconnecter à la réalité, de sortir de cette impression de cauchemar. Petit à petit j'ai repris un peu mes esprits. D'abord j'ai eu conscience que j'étais chez moi, couché sur mon lit à la dérive.

Il n'y avait pas que les yeux qui étaient collés, la bouche aussi, qui m'a semblé contenir une langue démesurée, des lèvres tellement sèches qu'elles donnaient l'impression de craquer comme un biscuit trop cuit. La priorité a été de trouver de quoi les humidifier. Atteindre la bouteille d'eau sur la table de nuit m'a paru un exploit tellement mes gestes étaient lents et lourds, hésitants et maladroits. D'ailleurs une autre bouteille, de rhum cubain presque vide, fut éjectée de l'espace qu'elle occupait entraînant avec elle le verre au fond duquel était collé comme une limace un morceau de citron vert tordu et desséché.

L'eau que j'ai réussi à approcher de mon visage est arrivée difficilement à s'infiltrer entre les lèvres gonflées et s'échappait sur le menton, le cou, l'oreiller. Mais cette fraîcheur bienvenue m'a fait un bien notable. Ensuite, j'ai recueilli un peu d'eau au creux de ma main avec laquelle j'ai frotté délicatement mes yeux ce qui a eu pour effet de décoller sensiblement la matière qui s'y trouvait. Et qui m'a permis d'avoir une vision un peu plus nette.

La pièce était sombre, les rideaux tirés. Il n'y avait que les lumières orangées et bleutées d'appareils électriques qui formaient un ballet de petits points lumineux comme des lucioles colorées. La chaîne stéréo de haute qualité était allumée par exemple.

Tout à coup j'ai eu besoin de plus de luminosité, de cette clarté qui m'aiderait à reprendre contact avec mon univers, mes affaires personnelles. La faible lueur émise par la lampe de chevet enfin allumée ne s'est pas avérée suffisante. Alors il fallait que j'atteigne les rideaux. Mais quand je me suis soulevé péniblement comme dans un ralenti de cinéma, j'ai compris le côté présomptueux de ma démarche.

J'ai tout de même réussi à m'emparer d'un pan du rideau que j'ai tiré suffisamment pour voir qu'il faisait jour à l'extérieur. Avec une sensation de début de crépuscule.



Mais il y avait ce foutu fardeau au bout de mon bras qui accaparait mon attention. J'ai commencé à distinguer plus précisément ses contours et ses couleurs, un fond brunâtre, presque noir par endroits, avec des taches violacées parcourues d'espèces de veinules rouges. Il me fascinait et je me suis demandé ce que j'allais faire, essayer de me lever, ou me remettre à l'horizontale. Ma tête optait pour la première solution mais mon corps a rapidement choisi la seconde.

Alors mon cerveau a décidé petit à petit de reconstituer ce qui s'était passé, de rassembler les images et essayer de les mettre bout à bout. Le problème a été qu'il n'arrivait pas à trouver un début et en revenait toujours à la fin, cette sensation de plonger dans les ténèbres. Alors il fallait partir de là et rembobiner, remonter le temps.

Depuis combien de temps j'étais couché ainsi ? Des heures, des jours ? Je vérifierais ça plus tard, c'était presque secondaire. La question essentielle qui s'est posée alors était : pourquoi je suis encore en vie, comment est-ce possible ? J'étais persuadé d'avoir mis tous les atouts de mon côté, d'abord en avalant consciencieusement les médicaments que j'avais réunis, anxiolytiques, hypnotiques et autres en grande quantité arrosés de punchs généreux. Ce qui m'est revenu était la sensation que j'avais eue juste avant le départ vers le vide, c'était un peu comme lorsqu'on subit une anesthésie, le temps écoulé entre la piqûre et le moment où l'on sombre semble long. On en vient à se dire que le produit ne fait pas effet, qu'on se sent bien, lucide, et que l'on va se faire opérer sans que l'anesthésie ait eu lieu. Et soudain, au moment où on ne s'y attend pas, en deux secondes, fondu au noir.

Mon erreur avait dû être dans l'évaluation du temps qui devait s'écouler entre la prise de médicaments et l'automutilation. Je voulais attendre le dernier moment pour me taillader le poignet avec la lame de rasoir neuve que j'avais préparée à portée de main. J'avais surtout misé sur le fait que l'action de l'alcool ajouté aux médicaments limiterait la douleur. Mais ce mélange anesthésiant avait agi différemment de ce que j'avais prévu, plus rapide, ce qui faisait que je n'avais sans doute pas eu la force et la maîtrise suffisantes pour planter profondément la lame dans la chair. Il se trouve aussi que les veines m'avaient

semblé plus résistantes que je ne l'avais imaginé. Pourtant j'avais vu le sang gicler, pas très abondamment, mais assez pour me dire qu'une veine avait été tranchée. Dans un réflexe j'avais tourné le poignet vers le bas, au-dessus du seau récupérateur.

La vue du sang ne m'incommodait pas, j'en avais l'habitude. La douleur aussi ne m'avait pas semblé si insupportable, juste une sorte de forte griffure qui pique l'épiderme comme lorsqu'on se coupe avec un couteau bien aiguisé. Devant la résistance rencontrée, j'avais mis ce qu'il me restait de force pour encore planter la lame, tirer le plus que je pouvais, comme quand on peine à découper une viande récalcitrante.

Voilà, ce sont les premières images que ma mémoire m'a restituées. Qui devaient être les dernières de ma vie.

J'ai donc compris ce qui avait dû se passer. Le sang ne sortant pas assez abondamment avait dû se coaguler à l'endroit de la blessure, créant un barrage, une sorte de pansement naturel.

Il y avait tout de même au fond du seau une masse spongieuse assez importante dégageant une odeur âcre. J'ai reporté à plus tard l'idée de m'en débarrasser.

En remontant le temps, je me suis souvenu des heures qui avaient précédé ce que j'espérais être une mise à mort. D'abord je m'étais offert un bon repas dans mon restaurant italien préféré près des Halles. L'assortiment de six sortes de pâtes délicieusement préparées m'avait rappelé les goûts de mon enfance. Précédé de deux coupes de champagne, juste pour entériner ma décision. Ensuite j'avais dégusté de merveilleux *Saltimbocca Alla Romana* cuisinés au vin blanc et ma crème brûlée préférée en dessert. Repas simple, mais qui ressemblait à un festin pour moi après ce que j'avais vécu les semaines précédentes. Mais c'était aussi une sorte d'hommage à mes origines, à mes parents. J'avais choisi pour l'occasion une bonne bouteille de vin, et même si j'ai une préférence pour le Bordeaux j'avais opté pour un vin sicilien fruité que je connaissais bien. J'avais l'impression que le personnel me regardait bizarrement, mon comportement pouvant leur sembler un peu étrange car je dégustais mon repas lentement, à petites bouchées, comme

un critique gastronomique le ferait, m'étais-je dit. Et je devais donner l'impression de quelqu'un qui plane, j'étais au-dessus de ce qui pouvait se passer autour de moi, j'étais dans mon histoire, dans la fin de mon histoire. Je ne voulais pas que la détermination qui m'animait alors s'échappe. J'avais terminé cette agape dérisoire avec le meilleur cognac de l'établissement et un bon cigare que j'avais savouré en me promenant sur les quais de la Seine. Mais j'avais bifurqué très rapidement, la vue de l'eau sombre ayant provoqué une angoisse inattendue. Alors, étant donné l'état d'épuisement dans lequel je me trouvais j'avais pris un taxi pour rentrer en me disant que tous les clichés possibles avaient été exploités. Sauf un, j'aurais pu aller en boîte en espérant y trouver quelqu'un qui me tiendrait compagnie quelques heures, mais c'était hypothétique d'une part et je ne me sentais pas assez en forme pour essayer de séduire. Pendant un court instant, j'avais eu la tentation de m'arrêter un quart d'heure rue Saint-Denis. Mais je trouvais que ça deviendrait glauque, qu'il y avait mieux comme épilogue. Et je voulais rester sur de bonnes sensations. J'aurais pu aussi appeler une agence, choisir la plus belle fille du catalogue, mes dépenses n'avaient plus d'importance désormais. Mais étrangement, même si l'idée pouvait être séduisante, je ne me sentais pas motivé, comme si j'avais perdu ma libido en route lors de mon dernier voyage.

D'avoir reconstitué ces souvenirs m'a permis de retrouver en partie mes esprits. La première pensée vraiment lucide qui m'est alors venue était que, ayant raté mon coup, je devais faire face à cette situation nouvelle, aux réalités de ce monde.

Qu'allait-il arriver maintenant, fallait-il reprendre la vie là où elle aurait dû s'arrêter, avec tout ce que ça comportait d'éléments négatifs, de douleurs, de rejets ? Ou en recommencer une autre, si c'était possible. Il fallait faire quelque chose mais je ne savais pas encore quoi, une remise en cause profonde certainement. Mais je ne me suis pas senti en état d'avoir à cet instant une réflexion logique et sereine, je la reportai à plus tard.

Dans l'immédiat, il fallait que je fasse quelque chose de concret, de physique. D'abord j'avais besoin d'un café très fort. L'envie aussi, illusoire bien sûr, de m'habiller et sortir, respirer l'air pollué de la rue, croiser des gens, voir briller des enseignes, entendre le bruit de la ville. Ce ne serait pas pour aujourd'hui. Il

fallait avant tout que je me débarrasse de l'espèce de moignon pendouillant au bout de mon bras.

Le seul fait de me lever et d'aller jusqu'à la cuisine s'est avéré un parcours du combattant. Mais j'ai réussi à atteindre la cafetière électrique et à faire les gestes nécessaires pour atteindre mon premier objectif. Pendant que le café coulait, j'ai rejoint l'évier qui se trouvait à deux pas. Mais il y avait aussi une petite armoire murale au-dessus avec des vitres, lesquelles ont renvoyé immédiatement et de façon déformée mon image, ce qui n'était pas de nature à me remonter le moral. Ma tête m'a semblé avoir gonflé, ce que je reconnaissais de mon visage était exsangue avec des bouffissures inquiétantes sous les yeux. J'y ai jeté durant de longs instants de l'eau froide sans que cela contribue à réparer le désastre.

Cependant, pour ce qui était de mon poignet, l'effet a été assez saisissant : l'eau du robinet devenue tiède a fait se dissoudre assez rapidement la boule multicolore comme si un gros glaçon fondait. Le liquide était certes épais mais a disparu assez rapidement dans l'évier. Bientôt il n'y a eu qu'une fine couche brunâtre à l'intérieur du poignet avec laquelle j'ai pris mille précautions. Qu'allais-je trouver sous cette fine protection ? Il a suffi que je passe délicatement le bout de mes doigts imbibés d'eau sur la blessure en un mouvement circulaire pour que la tache disparaisse petit à petit. Il n'est resté alors que des coupures légèrement suintantes. Ce qui m'a frappé était la disposition de ces marques, elles n'étaient pas du tout parallèles, elles partaient dans tous les sens, preuve de l'effort désordonné que j'avais dû fournir. J'ai dû rester au moins dix minutes ainsi au-dessus de l'évier, le bras tendu sous le jet d'eau comme si j'espérais que ce que je voyais s'effacerait. Mais je me rendais compte que c'était impossible et que mon poignet resterait marqué définitivement. Mais ça, à vrai dire, je m'en foutais.

Après avoir bu un grand bol de café noir, j'ai enroulé autour de mon poignet une bande de gaz impressionnante et réussi à sortir trois œufs du frigidaire et à les mettre à cuire dans une casserole remplie d'eau. En attendant, je me suis assis sur une chaise en plastique de la cuisine, appuyant l'arrière de ma tête contre le mur frais, fixant la pendule métallique qui indiquait neuf heures, ou plutôt vingt et une heures. Mais de quel

jour ?

Je suis resté là un long moment à essayer de recoller les morceaux de mon cerveau et, le temps passant j'ai senti une lente amélioration. Ce qui m'a permis de me poser la question essentielle : comment en étais-je arrivé là, pourquoi subitement cette décision définitive ? Bien sûr, les images de cloaque africain sont apparues comme une surimpression dans ma vue encore troublée. Mais je me suis dit, pour évacuer cette vision, que la raison profonde était la succession de plusieurs chocs, d'années de confrontation à la douleur. Que j'avais été spectateur de trop de malheurs, de trop de haine aussi. Et que, au fil du temps j'avais été plongé dans un environnement fait des pires horreurs. Et puis une image floue a commencé à vouloir envahir mon esprit, je la sentais venir, mais je l'ai repoussée de toutes mes forces, pas la force morale de l'affronter à ce moment-là. Alors j'ai immédiatement détourné le problème en faisant bifurquer mes pensées vers un fait certes douloureux mais sans doute bien moins grave que ceux auxquels j'avais dû faire face. Mais juxtaposé aux précédents il a pris une trop grande importance. C'était la signification par Chrystelle de la fin de notre liaison. Un message écrit, laconique mais définitif, que j'ai trouvé en rentrant après un peu plus de deux mois d'absence, ses affaires personnelles évaporées, le double de clefs dans la boîte à lettres. Et puis ce silence, ce refus de répondre à mes appels. Mais j'étais dans un tel état d'épuisement physique et moral que je n'avais pas eu la force, ou le courage, d'aller jusqu'à l'académie où elle donnait ses cours de danse, ni à son studio car ça n'aurait servi à rien en l'état. Et puis j'avais trouvé le procédé utilisé par elle inélégant, injuste, même si elle m'avait mis en garde à plusieurs reprises. Mais je n'avais plus envie de lui expliquer les raisons de mon silence, involontaire en l'occurrence, durant ces semaines d'absence, je savais par avance qu'elle ne m'écouterait plus. Quatre ans de complicité amoureuse s'effaçaient sans que les raisons me semblent réellement fondées.

Soudain, un événement inattendu m'a fait sortir de ma méditation morose. Ce fut comme une petite déflagration résonnant dans la cuisine, me faisant sursauter, projetant autour de la cuisinière des particules que je n'ai pas identifiées immédiatement. J'avais tout simplement oublié la petite casserole

dans laquelle j'avais disposé les œufs pour les faire cuire. Elle était renversée, vide, noircie. Les œufs avaient littéralement explosé bien après que l'eau se soit évaporée et des petits morceaux trop cuits jaunes et blancs étaient collés un peu partout, des débris de coquille noircis avaient été projetés sur la table, sur le sol. Dans l'état dans lequel je me trouvais, j'ai trouvé ça drôle et ces résidus parsemés faisaient presque figure de décoration. Mais ce qui m'a dérangé surtout à ce moment-là a été de sentir les torsions dans mon estomac dues à la faim, qui devenaient douloureuses. Il fallait trouver autre chose, j'avais envie de sortir, d'aller dans un bistrot et me faire servir, mais il était évident que je n'en aurais pas la force. Alors il ne me restait plus qu'à ingurgiter tout ce que je trouverais, un restant de fromage, un yaourt, une boîte de lentilles même pas réchauffée, du chocolat noir.

La nourriture m'ayant donné un semblant de vigueur j'ai pu aller jusqu'au salon. Sur mon bureau, une petite lumière clignotait à rythme régulier, ce qui voulait dire qu'il y avait une grande quantité de messages sur le répondeur. J'ai décidé de ne pas les écouter, ou plutôt les entendre, pour l'instant. La plupart devaient avoir été laissés par mon agent. Des messages de Chrystelle aussi, peut-être, puisqu'il n'y avait pas de raison qu'elle sache que j'étais rentré. Mais après réflexion je me suis rendu compte de l'absurdité de cette pensée, pourquoi m'aurait-elle appelé alors qu'elle avait établi cette rupture.

J'ai retrouvé une pièce en désordre comme d'habitude. Mon sac à dos ouvert mais pas vidé traînait sur le parquet. Je n'arrivais même pas à regretter l'autre, le grand qui contenait des vêtements que j'avais emportés pour ce que j'espérais être des vacances. Mais que j'avais dû abandonner en cours de route, trop encombrant. Mon sac spécial « appareils photo » était posé sur la table basse, affaissé. C'est quand je l'ai ouvert que je me suis souvenu que j'avais balancé, à peine rentré, les deux appareils et le téléobjectif dans un sac poubelle. Mais je suis quand même retourné péniblement dans la cuisine pour vérifier. Ils étaient bien là, inertes, inutiles. Je ne sais combien de temps je suis resté à les regarder, comme pris de remords, à me demander si leur disparition était inévitable et définitive ou si j'aurais le courage de les reprendre en main un jour. La décision fut que momentanément, en attendant de prendre du recul, je les

laisserais dans le sac poubelle, mais sans jeter celui-ci. Une sorte de sursis en somme. J'avais du mal à imaginer ces fidèles compagnons de tant d'aventures finir au fond d'un container. Mécaniquement j'ai tout de même ouvert les boîtiers. Je pensais qu'ils étaient vides mais instinctivement j'ai voulu faire une dernière vérification. Et j'ai eu la surprise de récupérer deux rouleaux à moitié utilisés. J'ai remis les appareils dans le sac poubelle que j'ai refermé et poussé sous l'évier afin de le faire disparaître de ma vue. Qu'ils gardent leurs secrets et n'éveillent pas pour le moment d'atroces souvenirs.

Afin de tenter de les oublier, je me suis tourné vers la fenêtre pour voir le soleil couchant envahir les toits des immeubles d'en face même si la réverbération a créé un éblouissement désagréable. Alors j'ai dirigé mon regard sur le triangle de ciel bleu pâle que j'apercevais au-dessus. Je ressentais le besoin de m'imprégner de la beauté de cette lumière.

J'ai hésité longuement. Est-ce qu'il fallait que j'essaye d'aller le lendemain, ou un autre jour, voir François, de l'agence pour laquelle je travaillais régulièrement, pour lui remettre le misérable fruit de mon travail qui avait survécu et que je venais de découvrir ? Mais je me suis résigné, je n'en avais pas la force. Ni le courage d'ailleurs. Sachant que ça n'atténuerait pas le sentiment d'échec, l'immense échec de ne pas avoir pu témoigner. Je me voyais mal, dans l'état dans lequel je me trouvais, affronter la bienveillance de François dont il me semblait entendre d'avance le genre de phrases gentiment paternalistes plusieurs fois entendues : « Mon p'tit Gianni, tu es visiblement crevé, affaibli, ce que je comprends, tu as maigri, prends quelques jours de congé, amuse-toi, détends-toi, profite de la vie. On te tiendra au courant pour la vente des photos, c'est sûr que ça va faire un malheur ! » Ce dont je ne doutais pas. Encore fallait-il qu'il y ait quelque chose à en tirer. L'ironie, c'est que ledit malheur avait pour moi un autre sens. Que, pour l'avoir côtoyé pendant presque trois mois, c'était sur moi qu'il s'était répercuté.

Avec François, nous avons une sorte de contrat moral entériné par une bonne poignée de main et une bouteille de champagne. Il comptait sur moi pour les grands événements comme il disait, c'est-à-dire pour couvrir les endroits les plus chauds de la planète en termes de conflits.